

DE VISU



SOURCE GALERIE SIMON BLAIS

Marcelle Ferron, *Sans titre*, 1985-88

La sensualité chez Marcelle Ferron

MARCELLE FERRON: RÉTROSPECTIVE 1947-1999

Galerie Simon Blais,
5420, boulevard Saint-Laurent,
jusqu'au 28 juin.

JÉRÔME DELGADO

Marcelle Ferron aura eu
droit, un an avant sa mort

en 2001, à la rétrospective qui in-
combe à tout grand artiste. Expo
dans les meilleures conditions
(Musée d'art contemporain),
vaste ensemble couvrant sa car-
rière (120 œuvres exécutées
entre 1945 et 1997), précieux ca-
talogue, tant par l'équipe de ré-
daction (quatre auteurs) que par
sa diffusion (coédité avec *Les*
400 Coups).

Bref, huit ans plus tard, doit-
on croire que tout ça est caduc?
Que penser lorsque le galeriste
de longue date de l'artiste, Si-
mon Blais, présente une expo in-
titulée *Marcelle Ferron: rétrospec-
tive 1947-1999*, en s'ap-
puyant, encore, sur un catalogue
d'envergure? Tout n'aurait donc
pas été dit?

Inédites

La soixantaine d'œuvres ré-
unies, tant des grandes toiles que
des petites œuvres sur papier (et

que des huiles, sauf exception),
proviennent de la succession de
l'artiste et sont, pour ainsi dire,
inédites. C'est déjà ça. Et ce ne
sont pas que des pièces mi-
neures, à l'image d'un de ces ta-
bleaux de la série *Retour d'Italie*
qui trône sur son mur.

Plus qu'une expo «hommage à
la disparue» (ce que la galerie
avait fait en 2003), cette autre ré-
trospective souligne la coïnciden-
ce en 2008 d'un triple anniversai-
re de faits marquants de la car-
rière de Marcelle Ferron: 60° de
Refus global, 40° de la verrière du
métro Champ-de-Mars et 25° du
prix Borduas.

Les excuses liées à des anni-
versaires sont toujours bonnes.
En réalité, elles ne signifient pas
grand-chose (en 1998, les 50°,
30° et 15° anniversaires de ces
mêmes faits avaient-ils moins de
valeur?). Par contre, elles dissi-
mulent souvent la véritable rai-
son. Simon Blais finira par ad-
mettre, au détour d'une conver-
sation, que les Ferron ont tou-
jours la cote sur le marché.

Le flair marchand a imposé
cette expo à la programmation
de la galerie du boulevard
Saint-Laurent. Certes. Mais
qu'importe si ce préjugé nous
habite sur le chemin de l'expo
puisqu'il est vite balayé une fois
devant les œuvres.

Un certain vent de fraîcheur

Montée sobrement, divisée
par époques (du moins en ce qui
concerne les grands tableaux),
la rétrospective donne ample-
ment à voir la valeur de la signa-
ture Marcelle Ferron, autant
dans sa gestualité et dans sa vi-
gueur que dans la présence de la
matière. Autant dans sa diversité
que dans l'évolution à laquelle
elle est associée.

La section «1950-1960», là où
les compositions offrent un four-
millement de petites touches à la

spatule, est marquée par cette
«apparition subtile du blanc» dont
parlait Réal Lussier dans le cata-
logue de l'expo de 2000. Un
blanc, apparaissant souvent com-
me un encadrement du reste des
couleurs, qui est d'autant plus no-
table qu'il s'est tranquillement es-
tompé au bénéfice du rouge et du
noir. Dès le *Cosmos rouge*, de ce-
te première salle, à la section
«1960-1990» où se démarque,
outre la verticalité de certains for-
mats, cette dualité chromatique,
comme dans *De l'importance de
la ligne*, un des derniers grands
tableaux de Ferron.

Oui, l'accrochage permet fort
bien d'apprécier la force des
œuvres. Oui, on éprouve un cer-
tain plaisir à voir et à revoir cette
peinture. Mais il y a plus. Et c'est
le catalogue, en parfait complé-
ment (chose rare dans une gale-
rie commerciale), qui le fournit.
En fait, c'est un texte signé Ro-
bert Enright, de la revue *Border
Crossings*, qui apporte un certain
vent de fraîcheur.

Le professeur de l'Université
de Guelph soulève le côté sen-
suel de l'art de Marcelle Ferron,
souvent présentée par ailleurs
en rebelle et en battante. Enright
parle même à un certain mo-
ment de sa peinture comme si
celle-ci «était en train de s'autoé-
rotiser». Le catalogue est
d'ailleurs recouvert d'une feuille
transparente et rose qui donne
le ton.

En salle, le rose est d'ailleurs
aussi subtil, sinon plus, que le
blanc. Il est comme un esprit qui
trace des liens entre les diffé-
rentes époques de l'artiste, com-
me un fil (une tache, plutôt) qui
relie grands et petits formats. En
aplat ici, discret là. C'est un «cos-
mos de structure et de sensualité»,
comme dit Robert Enright, qui
s'imprègne dans la rétine sans
que l'on s'en aperçoive.

Collaborateur du Devoir